



L'archéologie et son enseignement au Muséum national d'histoire naturelle

Jean-Denis Vigne

DIRECTEUR DE RECHERCHE AU CNRS, DIRECTEUR GÉNÉRAL DÉLÉGUÉ
À LA RECHERCHE, L'EXPERTISE, LA VALORISATION ET L'ENSEIGNEMENT
DU MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE
VIGNE@MNHN.FR

Le Muséum national d'histoire naturelle (MNHN) de France est un grand musée de science, placé sous la co-tutelle du ministère de l'Enseignement supérieur, de la recherche et de l'innovation (MESRI) et du ministère de la Transition écologique et solidaire (MTES). Les autres muséums publics d'histoire naturelle existant en France ne sont pas soutenus par des ministères, mais par des collectivités territoriales.

L'enseignement et la formation est une des cinq missions du MNHN, adossée aux quatre autres missions: la conservation et valorisation des collections naturalistes (70 millions de spécimens) et documentaires (2,2 millions de documents), la recherche et l'expertise en soutien aux politiques publiques et la diffusion de la connaissance auprès de tous les publics (près de 3 millions de visiteurs par an). Sur un effectif total d'un peu plus de 2 100 personnes, la moitié travaille au service de la recherche, de l'expertise ou de l'enseignement. Ces activités sont portées par les 230 enseignants-chercheurs du Muséum, par 200 chercheurs hébergés (principalement CNRS et Institut de recherche pour le développement – IRD), par 500 ingénieurs, dont 48 % sont contractuels, et par 160 attachés temporaires d'enseignement et de recherche (ATER), post-doctorants et doctorants. Ils sont répartis entre quinze unités mixtes de recherche (UMR), deux unités mixtes de recherche et de service (USR), quatre unités mixtes de services (UMS) et deux stations marines, à Concarneau (Finistère) et Dinard (Ille-et-Vilaine).

Éléments de contexte

Le Muséum national d'histoire naturelle est le seul grand musée d'histoire naturelle au monde à assurer ces trois missions en plus des missions régaliennes de conservation des collections et de présentation au public. Il est en particulier, de loin, celui qui publie le plus de résultats scientifiques (1 500 publications par an au *Web of Science*) et le seul à héberger un master et une école doctorale. Ce modèle typiquement français de muséum d'histoire naturelle s'individualise aussi par son extension géographique unique (treize sites dont huit en régions), qui ajoute à sa singularité nationale, mais surtout par l'extension de son champ thématique, incluant une partie des sciences de l'homme et de la société.

En effet, en Europe, où les grands musées sont soit d'histoire culturelle soit d'histoire naturelle, le MNHN est le seul à intégrer l'homme, son évolution, ses sociétés et ses cultures comme des manifestations émanant de l'évolution de la planète, plus particulièrement de l'évolution biologique. Il est le seul à considérer que, en dépit de ses spécificités et de celles des concepts et méthodes qui lui sont propres, la compréhension du phénomène anthropologique dans ses multiples dimensions fait partie intégrante de l'histoire naturelle. Ainsi, dans la vision humaniste et universaliste qui a présidé à sa fondation par la Convention nationale de 1793, le MNHN était et reste aujourd'hui implicitement aussi un muséum d'histoire culturelle. En cela, il se rapproche plus des grands muséums d'Amérique du Nord ou du Sud, fondés au XIX^e siècle. Mais les raisons de cette similitude ne sont pas les mêmes: si l'on voulait caricaturer, on pourrait dire que les muséums du Nouveau monde ont d'emblée intégré l'archéologie et l'anthropologie non pas dans un souci d'universalisme, mais parce que la vision des colons occidentaux (y compris les Français) considérait que l'histoire des peuples autochtones relevait de faits naturels, pas de l'histoire des civilisations.

Ce positionnement du MNHN, ici résumé à grands traits, n'est pas étranger aux relations parfois difficiles qu'il a eu à entretenir avec le monde académique, notamment en France, particulièrement dans le domaine de l'enseignement et de la formation. Toujours est-il que ce même positionnement lui a permis de jouer un rôle propre et spécifique dans l'histoire des sciences humaines et sociales, en contribuant à une perception évolutionniste de l'hominisation et à la naissance de la préhistoire durant la seconde moitié du XIX^e siècle; en concevant et en mettant en œuvre, durant les années 1930, le projet particulièrement novateur du musée de l'Homme (musée-laboratoire); en développant presque dans le même temps l'ethnobiologie, une approche réflexive se nourrissant de la politique coloniale d'amélioration des rendements agropastoraux; en pesant sur le développement de la préhistoire par la production d'une impressionnante masse de connaissances, en France comme à l'étranger; en contribuant de manière substantielle à l'émergence de l'archéozoologie puis, plus largement, de la bioarchéologie; en participant activement à la naissance d'une anthropologie de l'environnement valorisée par les questionnements sociétaux issus du Sommet de Rio de 1992; en mobilisant,

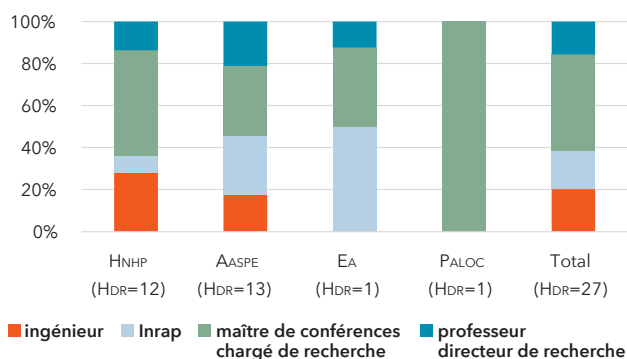


Fig. 1. Institutions d'appartenance des personnels archéologues dans les quatre UMR du Muséum concernées (sources : déclarations au HCERES des unités, juin 2017).

depuis quelques années, les acquis théoriques des sciences sociales au service du développement d'une approche participative des questions d'environnement et des connaissances traditionnelles.

Quel que soit l'indicateur considéré (nombre de scientifiques, production...), depuis le milieu du xx^e siècle, c'est à hauteur d'un tiers de ses efforts que le MNHN investit dans ces domaines des sciences humaines et sociales. Il n'est donc pas surprenant que l'un des trois départements créés lors de la réorganisation engagée en 2015 s'intitule « Homme et environnement », et qu'il réunisse la même part d'effectifs, de visibilité, de dynamisme et de production que les deux autres (« Adaptation du vivant » et « Origines et évolution »).

L'archéologie au Muséum

Quatre des six UMR du département « Homme et environnement » développent des recherches en archéologie ou en lien étroit avec elle :

- « Archéozoologie, archéobotanique : sociétés, pratiques et environnements » (AASPE – UMR 7209, MNHN-CNRS, 42 chercheurs statutaires),
- « Éco-anthropologie » (EA – UMR 7206, MNHN-CNRS-université Paris 7, 8 archéologues statutaires, tous en anthropologie funéraire),
- « Histoire naturelle de l'homme préhistorique » (HNHP – UMR 7194, MNHN-CNRS-UPVD (université de Perpignan-Via Domitia), 52 chercheurs statutaires),
- « Patrimoines locaux et gouvernance » (PALOC – UMR 208, MNHN-IRD, 7 archéologues statutaires).

L'archéologie au sens large représente donc un effectif de près de 110 chercheurs du MNHN, du CNRS, de l'IRD et de l'Inrap, dont 27 titulaires d'une habilitation à diriger des recherches (HDR), hébergés à l'Institut de paléontologie humaine, à l'abri Pataud et, en majorité, au Jardin des Plantes et au musée de l'Homme. Ils représentent près de 70 % des effectifs du département. Ces unités sont toutes fortement soutenues par les partenaires institutionnels, mais elles le sont de façon différente les unes des autres (fig. 1) : AASPE reste à faible dominance CNRS, HNHP à dominance MNHN, alors que les archéologues de EA sont

en majorité Inrap et que ceux de PALOC sont tous IRD. AASPE et HNHP ont bénéficié d'une forte croissance dans les vingt dernières années, EA a débuté dans ce domaine beaucoup plus récemment. Certains membres de ces unités sont en charge d'importantes collections du Muséum (anthropologie physique, paléo-anthropologie, préhistoire et protohistoire culturelles, anatomie comparée des vertébrés) et de plateaux techniques mutualisés de haute technologie (datation radiométrique, biogéochimie isotopique, analyse des matériaux, paléogénétique, morphométrie...). Les archéologues du Muséum sont fortement investis dans la vie institutionnelle de l'établissement, comme dans celle du CNRS. La naissance du département « Homme et environnement » a permis, pour la première fois en 2018, de fédérer ces énergies autour d'un comité de l'archéologie au Muséum, en charge notamment de l'organisation d'une série de réunions scientifiques thématiques.

Le positionnement thématique de l'archéologie du MNHN est bien spécifique. Il est en adéquation avec la position des sciences humaines et sociales dans le projet scientifique et sociétal de l'établissement tel qu'il a été esquissé ci-dessus. Historiquement, le développement de l'archéologie au MNHN résulte de l'alliance entre :

- une longue et riche histoire au service de la préhistoire tout au long du xx^e siècle (chaire de préhistoire, département de préhistoire, UMR HNHP), plutôt centrée sur les sociétés de chasseurs-cueilleurs et les périodes paléolithiques, et
- le renforcement sans précédent, à la fin de ce même siècle, des questionnements naturalistes, des technologies bioarchéologiques et de l'archéologie préventive, principalement au service des périodes protohistoriques et historiques. C'est cette évolution qui a permis, sous l'impulsion dominante de l'université Panthéon-Sorbonne (Paris 1) et du CNRS mais en lien avec l'ethnobiologie du Muséum, la naissance du réseau de Recherche coopérative sur programme (RCP) « Animal, os et archéologie » (années 1980), puis de l'unité de l'Enseignement supérieur associée (ESA) et de l'Unité de recherches associée (URA) « Archéozoologie et sociétés » (années 1990), devenue l'UMR AASPE; elle est aussi à l'origine du réseau national « BioarchéoDat » (aujourd'hui groupement de recherche, GDR).

Au Muséum comme dans un nombre de plus en plus important de sphères académiques, les archéologues plaident avec force pour que les pratiques – de subsistance, territoriales ou funéraires, etc. – soient considérées comme des expressions culturelles, au même titre que la fabrication d'outils de pierre, de terre ou de métal, la construction de bâtiments ou les expressions artistiques. La matérialité des témoins et signaux issus de la fouille informe tout autant que le contexte archéologique ou le façonnage anthropologique, et elle est essentielle pour comprendre l'histoire de l'homme et de sa place dans l'univers. Le troupeau et le champ sont des produits de l'activité humaine. Dans cette perspective intégrative, toute documentation archéologique relève à la fois de ce que certains nomment « écofact » et « artefact ». Introduire dans le vocabulaire cette opposition fait obstacle à l'intégration intellectuelle et scientifique du fait humain et, dans le contexte exposé plus haut, apparaît comme un déni du projet universaliste

confié au MNHN en 1793 par la Convention, dans la lignée de la « Déclaration des Droits de l'Homme de 1789 », et dont il reste dépositaire encore aujourd'hui.

Ainsi, les approches analytiques développées par les unités du Muséum sont marquées par une forte dominance des bio-géo-sciences, notamment de la bio-archéologie au sens large (63 %), sur les approches plus traditionnelles. Au sein des bio-géo-sciences, l'archéozoologie et la paléanthropologie l'emportent de peu sur l'archéobotanique et la biogéochimie, y compris la datation physico-chimique (fig. 2). Les périodes chronologiques concernées couvrent l'ensemble de l'échelle du temps, avec une représentation assez équilibrée de la préhistoire au sens stricte (36 %), de la protohistoire ancienne (Néolithique) et récente (âges des métaux) et des périodes historiques (42 % ; fig. 3). Plus encore que dans les autres composantes académiques de l'archéologie nationale, et en dépit d'un investissement fort dans l'archéologie préventive sur le territoire national, 75 % de l'activité se développe à l'étranger (fig. 4).

Les atouts de l'archéologie au Muséum résident aussi dans cet investissement international, qui se traduit par une forte présence sur le terrain. Les scientifiques du MNHN dirigent ou codirigent une douzaine de missions soutenues par le ministère de l'Europe et des Affaires étrangères, et participent comme spécialistes à plusieurs dizaines de missions françaises ou étrangères en Europe, en Amérique du Sud, en Afrique, en Asie et en Océanie. Au Muséum, les équipes d'archéologie bénéficient par ailleurs d'infrastructures, certes perfectibles mais actuellement sans équivalent national (collections naturalistes, bibliothèques, bases de données nationales telles que les Inventaires archéozoologiques et archéobotaniques de France (I2AF), équipements analytiques considérablement enrichies ces dix dernières années, notamment au musée de l'Homme) et d'une diversité de compétences rare (ingénieurs des plateaux techniques, spécialistes de nombreux groupes botaniques ou zoologiques, généticiens moléculaires, géochimistes, anthropologues sociaux, etc.).

La faiblesse de l'archéologie du Muséum, identifiée de longue date, réside dans le relatif déficit de compétences « culturalistes ». Cet état de fait n'a pas d'incidence notable sur la qualité de la recherche, chacun des scientifiques du Muséum sachant trouver, en tant que de besoin, les collaborations nécessaires au développement harmonieux de ses recherches dans le cadre des programmes de terrain ou des projets financés. Ce déficit est en revanche criant dans le cadre de l'enseignement et de la formation, tout autant que dans celui de l'encadrement doctoral. C'est pourquoi les unités du Muséum et la direction du master, puis celle de l'Enseignement et des formations (DIREF) ont cherché, sans toujours y parvenir de façon satisfaisante, à développer des partenariats étroits avec des universités, notamment Panthéon-Sorbonne mais aussi l'université de Perpignan-*Via Domitia* (UPVD) et Paris-Sorbonne (anciennement Paris 4), devenue après sa fusion avec l'université Pierre-et-Marie-Curie la Faculté des Lettres de Sorbonne-Université (SU), avec laquelle le Muséum est lié par l'Alliance Sorbonne-Université (ASU). Cette collaboration peine néanmoins à se développer, en particulier pour les périodes antiques et historiques pour lesquelles le Muséum n'est en général pas compté au rang d'acteur de l'archéolo-

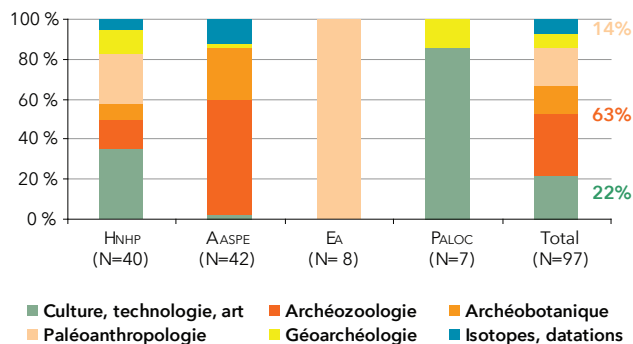


Fig. 2. Répartition thématique des spécialités analytiques des archéologues des quatre UMR du MNHN par grand domaine (sources : déclarations au HCERES des unités, juin 2017).

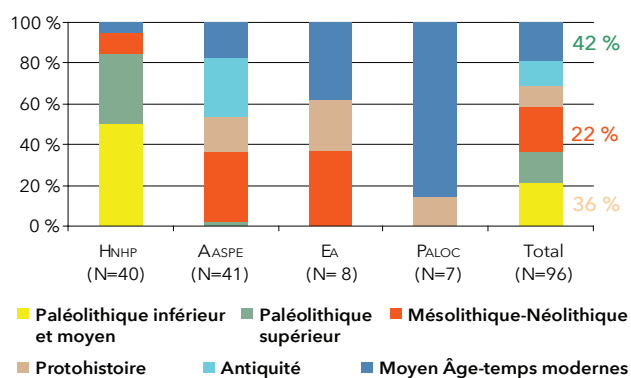


Fig. 3. Répartition chronologique des domaines de recherche et d'enseignement des archéologues des quatre UMR du MNHN (sources : déclarations au HCERES des unités, juin 2017).

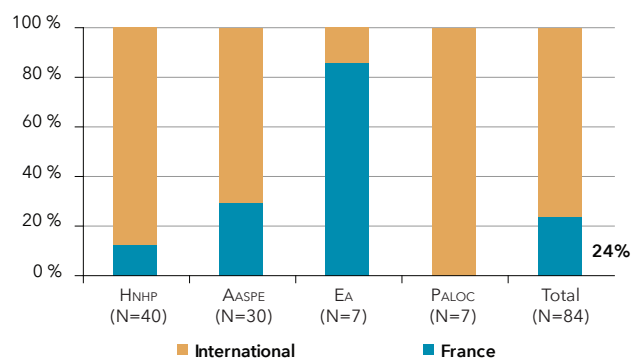


Fig. 4. Part des recherches nationales et internationales dans les équipes d'archéologie du Muséum.

gie, le potentiel de l'établissement étant considéré comme un simple support technique dont la valorisation reste, par conséquent, trop souvent reléguée aux annexes des publications.

Naissance de l'enseignement de l'archéologie au Muséum

Au début des années 1980, la contribution des archéologues du Muséum à l'enseignement se divisait en deux filières

clairement séparées et entretenant très peu d'interactions. En plus de cours publics et de nombreuses conférences, la chaire de préhistoire du MNHN portait le diplôme d'études approfondies (DEA) « Préhistoire et Quaternaire », en cotutelle avec l'université de Marseille. Cette formation était réputée pour sa solidité, notamment pour la qualité de ses composantes géo-archéologiques. Elle s'appuyait sur une importante activité de terrain consacrée à des chantiers de rang international, en France comme à l'étranger, et sur les remarquables collections de préhistoire conservées alors au musée de l'Homme et à l'Institut de paléontologie humaine (IPH). Dans le courant des années 1990, ce DEA s'est ouvert à des paléontologues et des géomorphologues de l'université Pierre-et-Marie-Curie (UPMC). Au total, ce sont plusieurs dizaines de préhistoriens français ou étrangers actuellement en exercice qui en sont issus. Ce DEA s'est éteint avec la réforme des masters, en 2002, donnant naissance à une large part de la mention « Quaternaire et préhistoire ».

En parallèle, depuis la fin des années 1960, un très petit nombre de scientifiques du Muséum s'appliquait à enseigner l'ostéologie appliquée à l'archéologie, puis l'archéozoologie, dans les cursus de maîtrise et de DEA en préhistoire de l'université Panthéon-Sorbonne (UPS), encadrant quelques stages de maîtrise au MNHN. À partir de 1992, cette activité s'est sensiblement accrue, avec l'intervention de scientifiques du Muséum dans des enseignements d'archéologie environnementale de licence, avec la création de travaux pratiques d'ostéo-archéologie en maîtrise et surtout avec la naissance du DEA multisciaux « Environnement et archéologie » (MNHN, universités Panthéon-Sorbonne, de Montpellier et de Besançon, Institut national d'agriculture Paris-Grignon, puis UPMC). Jusqu'en 2003, cette activité s'est accompagnée de l'accueil, au MNHN, d'une cinquantaine de stagiaires de maîtrise de Paris 1, d'autant de stagiaires du DEA « Environnement et archéologie » inscrits dans les universités partenaires, et d'une dizaine de doctorants de Paris 1 co-encadrés avec un scientifique du Muséum. Ce DEA et cette remarquable collaboration sont à l'origine de la formation de plusieurs dizaines d'archéologues français actuellement en exercice, notamment au Muséum et à l'Inrap. Elles ont fortement contribué à l'émergence d'une nouvelle façon d'envisager l'archéologie en France.

En 2003, suite à la réforme dite « LMD » (licence, master, doctorat), les maîtrises et DEA ont été remplacés par un dispositif de master en deux ans, propre à chaque institution et très difficilement mutualisable. En un temps record et sans réelle réflexion de fond, il a fallu que le MNHN et l'université Panthéon-Sorbonne se partagent de la façon la moins conflictuelle possible le précieux héritage commun du DEA « Environnement et archéologie ». Dans le même temps, les enseignements et formations par et pour la recherche, menés jusque-là sans concertation réciproque par les UMs de préhistoire et d'archéozoologie du Muséum, ont dû être fusionnés.

Le partage de l'héritage du DEA « Environnement et archéologie », qui aurait pu se faire en mutualisant un certain nombre d'enseignements adossés aux compétences et équipements uniques du Muséum, s'est empiété dans les conflits d'institutions (CNRS, UPS, MNHN) et de

personnes, au détriment de l'interface entre archéologie environnementale et culturelle et de la qualité des enseignements, de part et d'autre. Les louables efforts entrepris par les responsables institutionnels pour mettre en place des conventions de mutualisation n'ont pas suffi et demanderaient, encore aujourd'hui, à être amplifiés.

Le second défi s'est résolu de façon plus douce mais guère plus satisfaisante, par la création d'une mention « Quaternaire et préhistoire » dans le master du Muséum, réunissant les potentiels enseignants des deux UMR concernées. Ce fut au prix d'une sensible perte de visibilité des enseignements et formations portées au préalable par l'UMR d'archéozoologie, notamment en ce qui concerne les périodes protohistoriques et historiques, et l'archéologie préventive. Ce n'est qu'en 2016 que le changement de nom de la spécialité, devenue « Quaternaire, Préhistoire, Bioarchéologie » (QPB), accompagné d'une nouvelle maquette, a en partie compensé cette perte.

L'enseignement de l'archéologie au Muséum aujourd'hui

À ce jour, QPB est l'un des six parcours du master du MNHN « Évolution, patrimoine naturel et sociétés ». La réorganisation de QPB pour le nouveau contrat quinquennal engagé à la rentrée 2018 évolue vers un contenu plus ouvert et mieux articulé par rapport aux autres formations ou à l'offre de formation existante en Île-de-France et plus généralement en France, dans le domaine de l'archéologie. QPB se définit actuellement ainsi : « histoire naturelle et culturelle de l'Homme depuis les origines jusqu'aux périodes protohistoriques et historiques, en passant par la révolution culturelle et techno-économique de la néolithisation ». Les débouchés visés sont bien sûr la recherche et l'enseignement supérieur, mais aussi l'archéologie préventive, la conservation, la diffusion et la valorisation. QPB est membre du master européen « International master in Quaternary and Prehistory », qui co-habilite les diplômes des universités de Ferrare en Italie, Tarragone en Espagne, Tomar au Portugal et de l'université des Philippines. Des conventions existent avec Paris-Sorbonne au sein de l'Alliance Sorbonne-Université (ASU), avec Panthéon-Sorbonne et avec Perpignan-Via Domitia. QPB comporte trois sous-parcours : un parcours général intitulé « Peuplement, environnement, comportement », un parcours « Bioarchéologie », et le parcours *Erasmus Mundus*.

Les effectifs du parcours QPB sont en légère augmentation depuis quelques temps. Ils réunissent près de 50 étudiants (dont une quinzaine pour le M1 *Erasmus Mundus*), soit le quart des effectifs de master du MNHN (fig. 5). Le recrutement se fait à partir de cursus de licence de quelques universités étrangères et de nombreuses universités françaises. Le partenaire historique et naturel du MNHN restant Panthéon-Sorbonne, les étudiants de cette université constituent toujours une part importante des M1 du parcours QPB. En outre, un effort particulier a été réalisé par la Direction de l'enseignement et des formations (DIREF) et par les enseignants-chercheurs et chercheurs du Muséum dans le cadre de la Communauté d'université-

tés et établissements (COMUE) avec Paris 4 puis de l'Asu, pour mettre en place des enseignements d'initiation à la préhistoire, à l'archéologie environnementale et aux biogéosciences appliquées à l'archéologie, dans le cadre du L3 du master d'archéologie de Paris-Sorbonne (Paris 4) puis de Sorbonne-Université.

L'école doctorale (ED) du Muséum est mutualisée avec l'université Pierre-et-Marie-Curie, fusionnée dans Sorbonne-Université. Elle s'intitule « Sciences de la nature et de l'homme: évolution et écologie » (ED 227) et comporte 84 équipes dont 62 du Muséum. Les effectifs sont modestes (environ 170 doctorants MNHN, 50 soutenances par an) mais témoignent d'une forte attractivité internationale (environ 35 % d'étudiants étrangers). Les doctorants ne peuvent pas s'inscrire en thèse au Muséum sans financement. La durée moyenne des thèses est de 3 ans et 3 mois. Le taux d'insertion professionnelle se situe dans les moyennes nationales (54 % en année N+1, et 88 % en année N+3).

La petite trentaine de chercheurs habilités à diriger des recherches des quatre UMR du MNHN pratiquant l'archéologie encadrent ou co-encadrent un total de 50 à 60 thèses, avec une tendance à l'accroissement durant ces dernières années (13 soutenances en 2018; fig. 6). Les doctorants concernés sont issus à 40 % du master du Muséum (principalement QPB, mais pas seulement), à 37 % d'autres universités françaises (12 % de l'UPS-Paris 1 et 8 % de l'UPVD), et à 22 % de l'étranger, principalement sur des projets financés. Une part importante des doctorants français formés au Muséum restent inscrits dans leur université d'origine mais sont accueillis à plein temps ou à temps partiel dans l'UMS du Muséum. Cette situation un peu particulière résulte du fait que l'établissement dispose de compétences, de collections et d'infrastructures spécifiques, peu ou pas développées dans les autres pôles de formation universitaire, et les met au service de collaborations avec ces dernières.

Perspectives

Dans sa recherche, comme dans l'expertise qu'il met à la disposition des projets d'archéologie fondamentale ou préventive, et dans son action d'enseignement et de formation, le MNHN s'impose donc de plus en plus comme un acteur incontournable de l'archéologie nationale et internationale. Il développe une approche intégrative de la discipline, en parfaite adéquation avec le projet d'établissement et avec une vision redevenue très actuelle d'une histoire de l'humanité profondément enracinée dans celle de la vie et de la planète. Il bénéficie de la croissance globale du MNHN, de la diversité et de la qualité de ses ressources, de la prise d'importance des approches analytiques en archéologie et de l'intérêt croissant accordé aux dynamiques des interactions société-climat-biodiversité à l'échelle séculaire ou millénaire. La récente réorganisation du MNHN offre en outre l'opportunité à cette communauté d'acquiescer, au sein d'un département « Homme et environnement » très dynamique, une meilleure visibilité, en interne comme à l'extérieur. Formulons le vœu que cette dynamique lui permette de se renforcer pour progresser

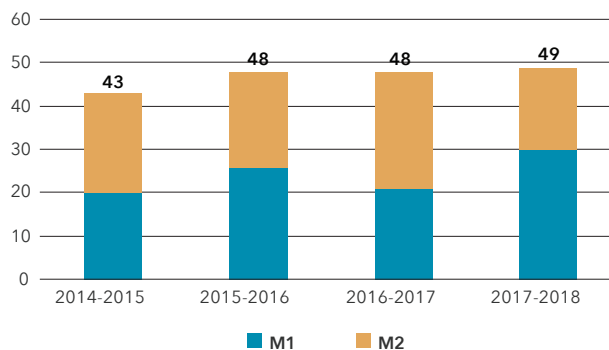


Fig. 5. Évolution des effectifs des étudiants de Master 1 et 2 dans la spécialité « Quaternaire, Préhistoire, Bioarchéologie » depuis 2014.

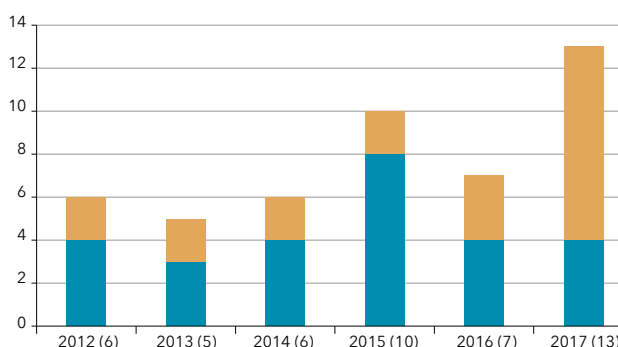


Fig. 6. Nombre de soutenances de thèse en archéologie au Muséum depuis 2012, en cumulant celles des UMR AASPE (en bleu) et HNH (en orange). (sources: déclarations au HCERES des unités, juin 2017).

collectivement dans la conceptualisation de son champ de recherche et des grandes questions qui animent l'anthropologie internationale de ce début de XXI^e siècle. Il faut aussi que cette conjoncture particulièrement favorable accélère l'amélioration en cours de la qualité, de la cohérence et de l'ambition des enseignements et des formations délivrés par le Muséum.

La situation de l'archéologie et de son enseignement au Muséum est plutôt bonne. Cependant, comme partout, ces belles perspectives risquent d'être entravées par la constante diminution des moyens alloués à la recherche nationale et par l'incessante complication technocratique du système. Les quatre unités qui portent l'archéologie dans l'établissement, tout comme la DIREF, ont acquis une grande maîtrise dans l'obtention de ressources sur projets, au point que les soutiens de base alloués par les tutelles (CNRS, MNHN, IRD) ne représentent que 10 à 15 % en moyenne de leurs crédits de fonctionnement. Les thématiques qu'elles développent sont plus faciles à valoriser que celles de l'archéologie dite « culturelle », ce qui les aide à obtenir d'importants moyens de la Région, de l'Agence nationale de la recherche (ANR) ou de l'Europe, y compris en termes de contrats doctoraux ou post-doctoraux. Les unités du Muséum ne manquent ni de moyens de fonctionnement, ni d'équipement de haut niveau, et restent attractives pour les jeunes talents. Il reste cependant de nombreux points d'inquiétude qui sont autant de potentiels blocages au développement en cours: état et exigüité

des locaux de recherche et d'enseignement du Jardin des Plantes, dont les ministères de tutelle ont négligé l'entretien durant des décennies; fort déficit d'emplois d'ingénieurs, dont l'accroissement générerait pourtant des débouchés pour beaucoup de jeunes diplômés; décroissance du taux de recrutement des chercheurs permanents, d'autant plus accentuée que l'attractivité de la région parisienne s'étiole à grande vitesse pour les jeunes chercheurs ou enseignants-chercheurs trop mal rémunérés. En conséquence, le rapport entre statutaires et contractuels s'inverse progressivement dans toutes les unités concernées, au profit d'une recherche contractuelle opportuniste, au coup par coup, voire d'une dérive techniciste frisant parfois, au Muséum comme ailleurs, la « science sans conscience ». Tout cela au détriment des projets de longue durée et des démarches

réflexives, si importantes en sciences humaines, notamment en archéologie. Si ces tendances devaient s'affirmer, nos efforts pour nous organiser, nous parler et sans cesse progresser collectivement ne suffiraient plus, et c'est une belle dynamique qui serait mise en péril.

Remerciements

À Denis Vialou, professeur émérite au Muséum national d'histoire naturelle, pour sa lecture critique mais bienveillante de ce texte; à Claudine Karlin et Aline Averbouh, pour m'avoir invité à produire ce texte et aidé à l'améliorer.

Sites web

<https://www.mnhn.fr/fr/recherche-expertise/actualites/archeologie-museum> (consulté le 4 octobre 2019).

https://www.google.com/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=6&ved=2ahUKEwj5mOi5qb7kAhUCzIUKHfLZBKQQFjAFegQICRAH&url=http%3A%2F%2Fwww.culture.gouv.fr%2FMedia%2FThematiques%2FArchologie%2FFichier-PDF%2FCNRA_2015-2019%2F2017_septembre%2FFormation-au-MNHN&usg=AOvVaw07Nb6SuhAvDUBK5sDbEf6R

Orientation bibliographique

BAHUCHET, S. & LIZET, B., 2003.

« L'ethnobotanique au Muséum national d'histoire naturelle : les hommes, les idées, les structures ». In : P. Lieutaghi & D. Musset (dir.), *Plantes, sociétés, savoirs, symboles : matériaux pour une ethnobotanique européenne*. Mane, Musée-conservatoire de Salagon et Les Alpes de lumière (coll. « Les cahiers de Salagon »; 8) : 15-32.

BLANCKAERT, CL. 1997. « La création de la chaire d'anthropologie du Muséum dans son contexte institutionnel et intellectuel (1832-1855) ». In : Cl. Blanckaert, C. Cohen, P. Corrsi & J.-L. Fisher (dir.), *Le Muséum au premier*

siècle de son histoire. Paris, Muséum national d'histoire naturelle (coll. « Archives ») : 85-123.

JAMIN, J. 1989. « Le savant et le politique : Paul Rivet (1876-1958) », *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, nouvelle série, 1/3-4 : 277-294. https://www.persee.fr/doc/bmsap_0037-8984_1989_num_1_3_2584

JAUSSAUD, P. & BRYGOO, E.-R. 2004. *Du Jardin au Muséum en 516 biographies*. Paris, Muséum national d'histoire naturelle (coll. « Archives »), 630 p.

LAISSUS, Y. 1995. *Le Muséum national d'histoire naturelle*. Paris, Gallimard (coll. « Découvertes », série Culture et Société; 249), 144 p.